

Archivio

Giorganni

Dall'Orto

2023



ARCADIE

REVUE LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE

107

NEUVIÈME ANNÉE.

NOVEMBRE 1962

NOUVELLES D'ITALIE

par

MAURIZIO BELLOTTI

Cinéma. — *Un nommé La Rocca*, de Jean Becker, projeté en Italie sous le titre *Quello che spara per primo* (*Qui tire le premier*), est, d'après le critique du *Corriere della Sera*, l'histoire d'une étrange et trouble amitié entre deux jeunes gens, Roberto et Alex, qui ont tous deux l'honnêteté en piètre estime et qui finissent par se retrouver en prison ensemble. Finalement Alex tuera Roberto, et ainsi se terminera cette histoire « malsaine ».

Suspense, film américain de John Clayton (titre original : *The Innocents*), tiré du roman *The Turn of the Screw* dont il a déjà été question ici, est, en apparence, une histoire de fantômes; mais avec un peu d'attention on s'aperçoit que le film est fortement ambigu, encore que les sous-jacences homosexuelles du livre aient disparu à l'écran.

Livres — *Penelope alla guerra* (*Pénélope à la guerre*), d'Oriana Fallaci (éd. Rizzoli), est l'histoire d'une jeune fille qui va de Rome à New-York à la recherche d'une idée de film. Elle rencontre là-bas Dick, l'homme à qui elle a donné refuge pendant la guerre; elle se donne à lui dès le premier soir. Mais, alors qu'elle semble y prendre goût de façon évidente, lui fait tout son possible pour ne pas avoir à recommencer. A la fin du roman on découvrira que Dick couche avec un ami; la jeune Italienne ne réussit pas à s'insérer dans ce peu orthodoxe triangle et rentre à Rome, avec cette conclusion (textuelle) : « Nous ne pouvions quand même pas dormir dans un lit à trois places! »

Le Mosche d'oro (*Les mouches d'or*), d'Anna Banti (éd. Mondadori), raconte comment une jeune femme, Denise, après avoir abandonné l'amant dont elle a eu un fils, tombe amoureuse d'un inverti. Cet amour impossible est décrit pas à pas, jusqu'à son atroce conclusion : Denise retrouve son premier amant, et d'un ultime baiser échangé ils retirent l'un et l'autre la preuve qu'ils sont condamnés sans espoir à la solitude.

La Sua breve ora felice (*Son court instant de bonheur*), de Gianni Mauro (éd. Feltrinelli), est une pièce de théâtre; elle met en scène un garçon, taciturne et sournois, qui se con-

sacre à une amitié particulière avec un de ses camarades. Sa mère, lorsqu'elle l'apprend, est écrasée de douleur, mais elle finit par aboutir à une sorte de sens tragique du sacrifice, jusqu'au point d'aider son fils à profiter de « son court instant de bonheur ». Cette pièce est une courageuse affirmation de la liberté de l'amour.

Il Sogno di una cosa (Le rêve d'une chose), de Pier-Paolo Pasolini (éd. Garzanti), est le premier roman de l'illustre écrivain, œuvre de jeunesse qui se situe dans le Frioul; il raconte l'histoire de deux jeunes gens, dont le moins qu'on puisse dire est que leur amitié est extrêmement ambiguë.

Vita d'uomo (Vie d'homme) (éd. Giolitti) est pour l'instant la dernière élucubration de Gio Stajano. Dans un train, l'auteur rencontre un parachutiste... et l'aborde. Après divers contre-temps (rendez-vous manqués, etc...), le militaire accepte de revoir Stajano, va le retrouver à Rome, et finalement s'installe chez lui. Notez que le parachutiste est absolument normal, et ne laisse le pauvre écrivain prendre aucune des « compensations » dont il aurait tant envie! Il ne voit dans cette histoire que son intérêt, et, lorsqu'il s'est fait une petite situation, convole en justes noces avec une pucelle tout à fait orthodoxe. Il serait facile, mais peut-être injuste, de faire de l'ironie sur ce genre d'œuvrette. Certes Stajano n'est pas Flaubert, mais après tout il n'écrit pas plus mal que 80 % des écrivillons de notre époque; et quel que soit son goût pour la publicité tapageuse, il le paie assez en condamnations, amendes et confiscations. Alors que, dans ses autres livres, il se complaisait à faire scandale en citant des noms de personnes « dans la course », il se borne, dans *Vita d'uomo*, à parler de lui-même, de ses problèmes, du rôle qu'il est obligé de jouer dans la vie pour ne pas se montrer inférieur au personnage que le public veut voir en lui. Ce sont là des sujets douloureux, exprimés de façon claire et franche, humaine et responsable. Livre, en définitive, où nous retrouvons beaucoup de nous-mêmes, et qui, pour cette seule raison, vaudrait la peine d'être lu.

Terminons par *Gli Inganni (Les tromperies)*, de Sandro de Feo (éd. Longanesi), au sujet duquel *L'Espresso* écrivait : « Il est singulier que le personnage le plus heureux de *Gli Inganni* soit précisément celui que le résumé de l'intrigue laisserait le plus facilement échapper. C'est Raffaele, dit « Culaçchione », vieux valet de la maison d'Antonio dans les Pouilles, homme-femme qui a peur de l'obscurité, et dont la légende tragi-comique, remontant à la nuit des temps, est le trésor secret de la mémoire du narrateur.. Serviteur fidèle aux risibles disgrâces, il est la seule libre, et la plus féconde, de toutes ces tromperies. »

Chronique. — Commençons par un amusant épisode : on a inauguré, voici quelque temps, un monument à la mémoire

de Rudolf Valentino à Castellenata; Gio Stajano, qui assistait à la cérémonie, en a profité pour déposer, en présence des autorités et sous les feux des projecteurs de la Télévision, une gerbe de roses rouges au pied du monument. Il a ensuite expliqué, *coram populo*, qu'il avait agi ainsi parce que, pour Valentino aussi, les femmes étaient « le décor extérieur de la vie ». Et de conclure textuellement : « La réalité est autre. »

Il Borghese, notre chère revue milanaise, n'a garde de cesser ses attaques contre les homosexuels. Cette fois-ci, la victime choisie est le metteur en scène Luchino Visconti, qui est en train de tourner *Le Guépard*, d'après le roman du prince de Lampedusa. Le rôle principal, comme on sait, est confié à Alain Delon, qui... enfin, bref. Disons, pour donner une idée de la finesse des attaques du *Borghese*, que la principale plaisanterie porte sur le goût de Visconti pour la pipe. Le jeu de mots vaut en italien comme en français... Quant au *Guépard*, le journal estime que ce sujet a dû séduire Visconti parce qu'il se passe dans un château nommé Donnafugata, c'est-à-dire (en traduction libre) « les femmes à la porte! ».

Toujours dans le genre frivole, citons (d'après un article de journal italien) cette phrase de Lawrence d'Arabie, à propos de la Renaissance : « A cette époque-là, on pouvait dire d'un garçon qu'il avait de belles jambes, comme on le dit aujourd'hui d'une femme! » Ce qui aux yeux de Lawrence constituait l'âge d'or.

Mais passons à des sujets plus sérieux. Les tribunaux italiens continuent à faire preuve, face à l'homosexualité, de la plus complète inconséquence : tandis que la Cour de Pavie se montre ultra-sévère pour deux jeunes gens coupables d'avoir volé des invertis, le Cour d'appel de Gênes réduit à dix-huit ans de prison la peine de vingt-huit ans primitivement prononcée contre un jeune homme assassin de son ami, sous prétexte (c'est à peine croyable!) qu'il a commis ce crime « pour se racheter ». Ainsi va la justice italienne...

De son côté, l'hebdomadaire *Le Ore* — qui jusqu'à présent avait fait preuve d'un certain libéralisme et d'une certaine largeur d'idées en ce qui nous concerne — évolue dans un sens fasciste et hostile. Sous la plume d'un nommé Cantarini Nullo, qui n'a pas volé son nom, et sous le titre original « *Le troisième sexe* », il publie des âneries de ce genre : « Le long des routes du vice, on voit aujourd'hui, à côté des promeneuses, des éphèbes désinvoltes et charmants qui, dans l'art d'accoster les passants, ne sont pas inférieurs au plus effrontées des vendeuses d'amour. Les recruteurs de l'armée du vice dominent une maçonnerie puissante, qui a des ramifications partout : à l'école, dans les casernes, dans les cantines, dans les boîtes de nuit... Ce foyer d'infection s'étend si fort qu'il devient nécessaire de mettre le doigt sur la plaie, d'alerter l'opinion publique... » Et cela s'intitule *Les marécages du Vice!*

La semaine suivante, c'est sous le titre génial *L'internationale du troisième sexe* que M. Nullo livre au public ces profondes révélations : « L'internationale du vice est une société dans la société avec ses lois d'airain, ses cérémonies singulières, ses structures que cimente une puissante organisation dont les chefs, solennels et mystérieux, vivent dans l'ombre comme les grands Architectes de la Loge Maçonnique. Les invertis du monde entier sont liés par des liens invisibles, jouissent de très hautes protections, et certains d'entre eux atteignent les sommets des plus brillantes carrières. » Et là dessus l'inévitable anecdote pathétique : le jeune homme désireux de faire du cinéma, sa rencontre avec l'horrible metteur en scène pédéraste, son déshonneur, son abandon par le vil séducteur et son suicide au gardénal. Du reste, précise le nullissime Nullo, « cela n'est rien encore : la mafia du troisième sexe réussit presque toujours à dissimuler ses crimes... ». Frémissons ! mais dressons l'oreille, intéressés, lorsque, pour finir, le journaliste nous apprend que la Coupe Davis (championnat mondial de tennis) est une manifestation d'invertis, et que le « miracle économique » de l'Europe occidentale serait, à en croire les homosexuels, leur œuvre propre et exclusive !

Tout cela ne vaut même pas la peine d'un commentaire. Et pas davantage ce poème « byzantin » de l'illustre poète américain Ezra Pound — dont je ne cite que des passages, mais sans les choisir spécialement, et en garantissant que le poème complet n'est pas plus facile à comprendre que les extraits :

« *Peuples, réjouissez-vous : sur la coupole Faucille et Mar-*
[teau...

« *Ballets verts. Luchino...*

« *Les cinglés, les faibles d'esprit*

« *Parasites, anormaux de l'érotisme et de l'amour...*

« *Hommes et femmes pour les Nègres, pour les cosaques, pour*
[les Chinois...

« *Putains et pédérastes sans courage...*

« *Dix mille hommes suffisent,*

« *Et même moins avec les attributs du Colleoni*

« *En une seule nuit sur les Sept Collines. »*

Ce chef-d'œuvre se termine par un vers sublime (en langue française) :

« *Nous chions tous par le trou du cul.* » Ce qui doit faire allusion, sans doute, à la façon dont M. Ezra Pound écrit ses poèmes.

En conclusion de cette brève chronique, je voudrais citer cette belle et brève poésie, œuvre d'un combattant inconnu de la Guerre d'Espagne, dédiée à un compagnon de combat.

*J'avais un ami,
C'était le meilleur de tous.
Nous étions toujours ensemble;
Il marchait au combat
Au son du tambour,
Au son du tambour.*

*Une rafale nous cueillit,
Est-ce pour moi ou pour toi?
Il fut frappé à mes pieds,
Et sur le visage de mon ami
Je vis venir la mort,
Je vis venir la mort.*

*Il me tendit la main,
Mais je ne pus la lui prendre
Car il me fallait porter le fusil.
Il sourit et me dit :
Je ne l'oublierai pas,
Je ne l'oublierai pas.*

MAURIZIO BELLOTTI.

MATTACHINE REVUE

Présente tous les problèmes humains et particulièrement celui de l'homophilie sous ses aspects légal, médical, social, religieux et culturel.

Articles en langue anglaise - Publication bi-trimestrielle

30 NF par an

693 Mission Street, San Francisco

On peut s'abonner par l'intermédiaire d'*Arcadie*